

faut fournir l'équivalent de 6 livres de froment ou de 7 livres d'avoine.

Il faut se rappeler que ceci ne représente que l'alimentation théorique, si l'on peut s'exprimer ainsi ; en pratique, les volailles soumises à la même alimentation s'en fatiguent vite, gaspillent beaucoup de ce qu'on leur donne et ne produisent plus autant.

Le logement devient assez coûteux à installer, bien plus difficile à tenir propre ; les soins de la volaille entre elle et pour une part assez forte dans le débit du compte. Enfin, il est évident que la santé des volailles enfermées et cloîtrées est moins bonne que celle d'animaux vivant à l'air libre et prenant de l'exercice : les maladies doivent avoir plus facilement accès dans le grand poulailler que dans le petit.

Quand aux cas imprévus de maladies contagieuses, il est parfaitement clair qu'elles ont plus de chances d'éclater parmi 100 bêtes que parmi 20 ; le calcul des probabilités dirait qu'on a cinq fois plus de chances de les voir naître dans le premier cas que dans le second. De plus, la maladie, ayant fait son apparition, aura 100 bêtes à détruire au lieu de 20 ; le mal sera donc et plus fréquent et plus terrible.

Ainsi, le prix de vente pour le grand producteur de poules sera le même que pour le petit, puisqu'il ne peut faire loi sur le marché, et ses frais seront infiniment plus considérables.

Il semblerait que l'expérience une fois faite, les pertes constatées, l'éleveur doit reconnaître son erreur et renoncer à une telle spéculation.

Il n'en est pas ainsi, tant est forte la maladie du poulailler.

Voit-on les couvées n'amener à bien que 35 à 55 pour 100 des œufs au lieu d'obtenir 70 ou 80 poussins comme les petits cultivateurs ?—On s'en prend à la volaille, au lieu d'accuser le régime.

La vermine se développe-t-elle dans les grands poulaillers tandis qu'elle respecte les petits ?—Encore la volaille ; et pourtant dans les étés si chauds de 1867 et de 1868 il n'est pas de poulailler qui eût pu arrêter les progrès des *pipidons* dans les poulaillers fermés du Midi.

Toujours les soins de la fille de basse-cour sont considérés comme l'unique cause de la non-réussite, et l'on ne veut pas admettre que la spéculation est radicalement mauvaise.

Est-ce à dire que toujours et partout la spéculation en grand de la volaille soit coûteuse ?—Nous nous tromperions grandement si nous étions aussi absolus.

Si, dans certaines conditions, les prix de ventes sont surélevés, il est évident que le crédit du compte pourra couvrir le débit. Le voisinage d'une

ville importante fait souvent hausser le prix de la volaille d'une façon suffisante ; ailleurs, c'est la réputation de la provenance : une volaille de Bresse ou du Mans peut valoir jusqu'à 3 et 4 francs la livre. Ou bien encore, l'on vend des reproducteurs de race pure, et une poule de 2 ou 3 livres atteint le prix de 10, 20 francs et plus. Dans ce dernier cas, il n'y a plus de limites au bénéfice, car la mode ne peut se chiffrer.

Parfois aussi, le hasard donne au cultivateur à un bon marché étonnant certaines matières alimentaires. Nous pourrions citer un éleveur du Var qui gagne énormément sur cette spéculation, grâce à la drèche des brasseries qu'il achète pour rien.

Mais ceci est l'exception. Le cultivateur doit bien réfléchir avant de s'engager dans une pareille entreprise.

Nous serions trop heureux si ces lignes pouvaient faire hésiter les esprits aventureux prêts à se laisser séduire par des calculs trompeurs.

EDMOND BARTHELET.

(Nouvelles Annales provençales.)

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VI

Pardoes parla alors de son intention de passer le reste de la journée à chercher dans la rivière des paillettes d'or et des pépites ; mais Jean Creps ne voulut plus entendre parler de travailler ce jour-là. Il fit remarquer que, dans tous les cas, il y avait deux de leurs camarades qui devaient rester près du feu pour se rétablir ; qu'ils s'étaient tous fatigués assez pour prendre quelques heures de repos, et qu'il était insensé d'épuiser ses forces par un labeur exagéré.

Pardoes reçut ce conseil en haussant les épaules, et le matelot fit une violente sortie contre la faiblesse et la paresse de ses camarades, comme il disait. Il prononça même le mot de *lâches*. Jean Creps, dont la patience était à bout, sauta tout à coup sur ses pieds et s'écria d'un ton courroucé, et avec des gestes si fiers que ses auditeurs en furent étonnés :

—Sais-tu, animal, que tu commences terriblement à m'ennuyer ? Penses-tu donc que je suis venu en Californie pour altérer ma santé ou pour mourir comme un chien dans ce désert les mains pleines d'or ? Tu parles et tu agis avec nous comme si tu étais le maître et que nous fussions les domestiques. Ah ! il faut être dur, brutal et sauvage pour t'inspirer du respect pour les droits des autres !

Eh bien, je te montrerai que la rudesse et l'insolence ne sont pas choses difficiles. Nous avons formé une société, sur le pied de la plus complète égalité. Je parle maintenant au nom de nous quatre, c'est la majorité. Nous nous décidons de ne plus travailler aujourd'hui ; à cette décision chacun obéira bon gré mal gré, et, si tu n'est pas content ainsi, tu peux aller au diable.

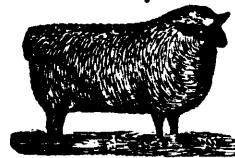
—Je prends ma part de l'or et je dissous la société ! hurla le matelot en bondissant en avant pour courir au trésor.

Mais Jean Creps tira son revolver de sa ceinture et s'écria :

—Sur ta vie, arrête ! Respecte la loi ! Encore un pas, et tu es mort

Pardoes fit signe qu'on se tint tranquille ; et, prenant l'Ostendais par le milieu du corps, il s'efforça de le ramener et de le calmer. Il dit que Creps avait raison au fond, que l'on devait avoir égard à l'indisposition des camarades, et, puisqu'ils avaient la majorité, qu'il fallait se ranger à leur avis. Il regrettait bien qu'on dût perdre une demi-journée en présence de tant d'or ; mais ils seraient d'autant plus forts le lendemain et regagneraient probablement le temps perdu. Il fit si bien que le matelot, quoique grognant encore, se soumit et reprit sa place au coin du feu.

Comme Pardoes craignait que la querelle ne recommençât à cause de l'évidente mauvaise humeur de Jean Creps, il annonça qu'il emploierait le reste de la journée à visiter le lit de la rivière. Il descendrait pendant une heure et demi le courant, en compagnie du matelot ; mais, comme à trois portées de flèche de l'endroit où ils se trouvaient, la rivière passait entre deux rochers où elle n'était pas guéable, ils résolurent de tourner la montagne pour suivre le cours de l'eau. Pendant ce petit voyage, ils tâcheraient de savoir jusqu'où on pouvait chasser dans cette contrée pour se procurer la nourriture quotidienne ; car il ne fallait pas oublier que leur provision de lard serait épuisée dans quatre jours.—(A Continuer.)



Avendre par le soussigné, 20 béliers purs costwold, âgé de 2 ans, d'un an et de l'année.

Monsieur A. Ste. Marie a aussi plusieurs superbes MERES COSTWOLD dont il peut disposer à des prix MODERES. Il offre aussi un bon nombre de cechons Berkshires de première qualité, à aussi bon marché qu'on peut se les procurer selon leur qualité.

Laprairie, 4 Oct.—tip.

A. STE. MARIE